

QUELQUES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Jean-Luc Rudkiewicz (texte et photos)

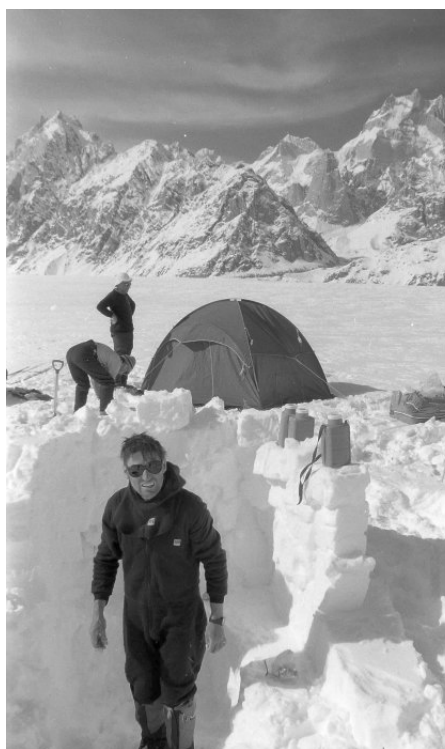
Antoine aurait bientôt eu quatre-vingt ans et le Gums réfléchissait déjà à célébrer cette étape. Mais cette fête ne viendra pas. Voici quelques aventures et anecdotes qui disent tout de son extraordinaire résistance et qui n'auraient demandé qu'à être racontées à cette occasion.

La première qui me fut rapportée est celle de son ascension express du Mont Mac Kinley, car elle se répandit rapidement au sein du Gums. Au printemps 1988, une équipe du Gums se fait déposer par avion au pied du Mont Mac Kinley, puis part pour le camp de base à 4300 mètres d'altitude, là où se termine l'itinéraire à ski. L'ascension se poursuit d'habitude avec un ou deux camps d'altitude qu'il faut installer et ravitailler. Le lendemain, il fait beau temps. Au matin, pendant que l'équipe consolide le campement en prévision de possibles tempêtes, Antoine met ses crampons et aurait déclaré « je vais reconnaître la voie ». L'avantage de l'Arctique au printemps est que les jours durent longtemps. Le soir venu – mais y a-t-il vraiment un soir sous ces latitudes – voici Antoine qui revient... du sommet ! Lequel ? Car il y a deux sommets, le Nord (5934 mètres) et le Sud (6194 mètres), demandez à Jean-Pierre Canceill qui y était aussi. Antoine est remonté par la suite avec le reste du groupe. Notez que Jean-Pierre et lui ont gravi les deux sommets.

En ce printemps de 1990, j'ai fait partie de l'expédition qui a parcouru les glaciers du Karakoram pakistanais. Skis et pulkas avaient été apportés sur le glacier du Biafo et nous le remontions sous un soleil sub-tropical. Soudain, on rejoint Antoine qui s'est arrêté pour vêtir une tenue de marathonien : un léger maillot pour le haut du corps, un short. Et qui nous dit : « Je m'arrête à trois heures pour monter le camp ». Je pense que j'y suis arrivé vers cinq ou six heures de l'après-midi, pas encore bien acclimaté à plus de quatre mille mètres d'altitude ! En me disant tout au long des dernières heures : « Il a bien dit trois heures, mais pourquoi ne s'est-il pas arrêté ? ». Il s'était évidemment arrêté à l'heure dite.

En 1992, Antoine participait à une expédition ultra légère à l'Everest avec l'alpiniste Chantal Mauduit, en technique alpine, sans oxygène, par la voie normale du côté népalais. Arrivés au col Sud, ils montent leurs tentes et dans la nuit, un membre de leur expédition est victime d'un oedème. Il faut le mettre dans le caisson de compression. À l'instigation d'Antoine, toujours très cartésien en montagne, ils avaient effectivement monté ce caisson jusqu'à huit mille, plutôt que de le laisser au camp de base. Antoine avait raconté l'histoire en disant : « Ce n'était pas la peine de l'avoir emmené pour le laisser là où il ne servirait pas ». Et l'ascension s'arrête là, car il faut redescendre le malade en urgence. Plus tard, j'ai entendu Antoine regretter, il n'aurait jamais dû s'arrêter au col Sud, mais continuer direct jusqu'au sommet. Je suis persuadé qu'il l'aurait fait.

Allez, encore une aventure que j'ai vécue. En 1994, une expédition parfaitement mixte du Gums réunit Sylvie Châtelon, Dominique Pastre, Suzanne Creuzon, Yves Delarue, Antoine et moi pour parcourir les étendues glaciaires du Spitzberg au printemps. Après une semaine de navigation sous le soleil ou dans le brouillard total, nous arrivons à proximité du Newtontoppen, un des deux points culminants de l'archipel, 1716 m d'altitude environ selon l'épaisseur de neige du moment. Et toute l'équipe le gravit à ski le 12 avril.



La première journée sur le glacier du Biafo avril 1990

Le lendemain, Antoine nous déclare qu'il s'en va pour le Mont du Général Perrier 1717 m, l'autre point culminant, quelque trente kilomètres à vol d'oiseau plus au Nord. Il nous montre la boucle qu'il veut parcourir sur ces grandes calottes glaciaires. Responsable officiel de l'expédition, je tente de l'en dissuader. Mais rien à faire, il part le matin, si tant est qu'on puisse parler de matin, c'est le printemps arctique et la nuit n'existe quasiment pas depuis plusieurs jours. Nous laissons Dominique fatiguée au camp et partons pour une exploration des alentours, qui va nous prendre toute la journée et nous permettre de gravir les Eroshetta à ski. Revenus au camp avec un soleil bas sur l'horizon qui diffuse des oranges sublimes, nous rassurons Dominique qui se trouvait bien seule. Pas d'Antoine à l'horizon. Puis il faut bien aller se coucher et au réveil, quelque vingt-deux ou vingt-trois heures après son départ, toujours pas d'Antoine. Et une heure après, on voit un point sur l'horizon qui se rapproche. Bientôt Antoine arrive. Je ne me souviens pas précisément de son repas, mais il est rapidement parti dormir. Il venait de faire vingt-cinq heures de ski sans s'arrêter, certes avec des skis légers, de type ski de randonnée nordique à carres et écaillés, mais avec des chaussures d'alpinisme hivernal. Il avait régulièrement sucé de la neige, une fois sa gourde épuisée. Inutile de dire que nous étions bien soulagés, car deux heures après son arrivée, le temps a viré à la neige et au brouillard pendant plus de vingt-quatre heures. Rappelons aussi qu'à cette époque, pas encore de GPS ou de cartes digitales, tout se fait à la boussole et à la carte papier.

Quand on parle de navigation à la boussole et à la carte, là encore, une aventure d'Antoine à raconter. En 1995, entre gumistes, nous étions dans l'Arctique canadien, en train d'aller à ski jusqu'au point culminant du Canada, le Mont Logan, 5990 mètres. Pour y arriver, on se fait encore déposer en avion sur un glacier, puis en trois camps d'altitude et un col nommé Prospector Pass à 5500 mètres, on arrive sur le vaste plateau sommital à environ 5100 mètres, d'où il est aisé d'accéder au sommet. Tout cela à ski. Toutefois, arrivés sur ce plateau, la météo et la thermodynamique nous jouent des tours. Il faut savoir que le Mont Logan est dans une situation similaire à celle qu'aurait le Mont Blanc s'il était en Bretagne : peu éloigné de l'océan, ici le Pacifique, soumis à toutes les perturbations océaniques. Nous subissons donc une tempête qui nous confine dans les tentes pendant plus de vingt-quatre heures, par des températures vraiment glaciales. En sus, nos tout nouveaux réchauds, pourtant à mélange butane-propane, souffrent des effets combinés du froid et des faibles pressions et sont impossibles à faire fonctionner : le gaz sort avec trop de pression et la flamme est tout de suite soufflée. Il n'est pas possible de faire fondre de la

neige. À la première accalmie, la retraite est rapidement décidée, malgré le beau temps et la vision du sommet tout proche. Sauf Antoine, qui estime avoir le temps d'aller au sommet, revenir au camp et nous rejoindre. Jérôme décide de rester dans la tente pour attendre le retour d'Antoine et rentrer avec lui. Heureusement pour Antoine. Car l'accalmie ne nous laisse que le temps de décamper et nous repassons le Prospector Pass dans un vent terrible et des nuages qui se ferment. De l'autre côté, Antoine revient déjà du sommet, mais se retrouve dans le brouillard et doit revenir à l'unique tente, qu'il sait être au milieu de la vaste combe sommitale. Il navigue alors à la boussole d'un côté à l'autre de cette cuvette et quand il estime être à proximité de la tente, il appelle. Jérôme lui répond et il est sauvé, même s'il a de sévères gelures aux mains et aux pieds. Tous deux nous rejoindront deux jours plus tard. Nous mettrons Antoine dans le premier avion possible et ce n'est qu'arrivé en France que ses extrémités seront préservées.

Une dernière pour clore ce panorama. Il existait et existe peut-être encore un challenge appelé les vingt-quatre heures d'Évry dans l'Essonne. C'était une course de vingt-quatre heures sur le stade d'athlétisme de cette ville. Était-ce à la fin du siècle dernier ou au début de celui-ci, je ne sais plus exactement. Toujours est-il qu'Antoine a participé. Il a couru pendant vingt-deux heures et demi, jusqu'à battre le record de la piste, puis il a fini en marchant. Qui d'autre au Gums parcourra un jour deux cent trente kilomètres en vingt-quatre heures sur une piste de quatre cents mètres ?



Antoine se bricole une protection solaire avec l'enveloppe aluminium d'un plat lyophilisé au Karakoram avril 1990